

Principes...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 22 août 1934

Le cabinet actuel le craint de toute sa crainte, et s'en effraie de la plus vive frayeur, au point que cette frayeur le fait sortir tout à fait de lui-même, l'éloigne fort de cette patience et de cette réflexion qui devraient être son habitude, et le pousse à négliger entièrement les instances propres de l'université, à tourner entièrement le dos aux conseils propres de l'université, à révoquer un professeur de droit sans la moindre enquête ni la moindre investigation, et à pousser si loin la dissimulation de cette révocation qu'il semble presque redouter sa propre annonce — si bien qu'elle ne fut rendue publique que par accident, ou par le dessein d'un homme qui voulut placer le cabinet devant le fait accompli. Et ces graves principes qui effraient le cabinet à ce point, qui le poussent à cet acte étrange et téméraire qu'il a commis, ne sont autres que les principes établis pour la société de jeunes Égyptiens fondée par le professeur al-Sanhouri.

Peut-être, en lisant ces mots, et en voyant la méfiance du gouvernement, sa crainte, l'alarme et la panique du cabinet, commencerez-vous à soupçonner que les principes de cette société doivent être quelque chose de véritablement dangereux — le genre de chose qui, une fois répandue parmi le peuple, pourrait bouleverser de fond en comble l'ordre politique et social, et provoquer en Égypte des bouleversements qui ne devraient jamais s'y produire. Mais patientez un peu, et ne vous précipitez pas, comme s'est précipité le cabinet, dans la panique et la terreur, dans la crainte et l'effroi. Car ces principes sont parfaitement innocents, parfaitement anodins — nul homme qui se respecte ne devrait adopter de principe qui les contredise, ou se tenir à l'écart d'eux ; ce sont, tout simplement, les principes qui font d'un homme un homme digne de ce nom, des principes que tout être humain revendique pour lui-même.

Ces principes sont au nombre de trois : le premier est le redressement du caractère, le second la culture de l'esprit, le troisième le développement du corps. Dites-moi donc, quel homme se satisferait d'avoir un caractère tortueux, ou se résignerait à ce que l'on crût son caractère tortueux ? Dites-moi, quel homme doté ne serait-ce que d'un peu de civilisation n'aspirerait pas à redresser son caractère par tous les moyens à sa portée ? Dites-moi, quel homme doté ne serait-ce que d'un

peu d'intelligence ne souhaiterait pas que l'on crût son caractère sain et droit ? Que trouve donc à redire le cabinet à des gens qui veulent redresser leur propre caractère, ou à un professeur qui les aide à réaliser ce qu'ils désirent ? Quel mal cela pourrait-il bien faire au cabinet que le caractère des gens fût droit, que les jeunes gens aspirassent à dire vrai et à agir avec sincérité, à éviter la faiblesse et la mollesse, et à rechercher la force et la fermeté de résolution ? Le cabinet pourrait-il seulement déclarer au public qu'il ne souhaite pas que le caractère des Égyptiens soit sain et droit, qu'il les veut au contraire au caractère tortueux, à la conduite louche, à l'âme lasse et servile, à la volonté faible et enchaînée ? Le cabinet pourrait-il se satisfaire de ce que les gens le croient incapable de gouverner sinon là où le caractère s'est corrompu, incapable de se maintenir au pouvoir sinon là où la conduite s'est avilie, redoutant le bien, craignant la vertu, et voyant dans la droiture son plus dangereux ennemi ?

Dites-moi ensuite, quel homme instruit ou cultivé n'aspirerait pas à cultiver son esprit, à accroître sa part de culture et son lot de savoir — ou plutôt, dites-moi quel homme cultivé ne souhaiterait pas que l'on crût en lui l'étendue de l'esprit, l'abondance du savoir, la force de l'intelligence ? Le cabinet pourrait-il seulement déclarer au public qu'il ne souhaite pas aux Égyptiens l'étendue de l'esprit et l'abondance du savoir, mais leur souhaite au contraire l'ignorance, l'étroitesse d'horizon et la faiblesse d'intelligence ? Le ministre de l'Instruction publique pourrait-il seulement déclarer au public qu'il ne souhaite pas que les jeunes gens se soucient d'instruction, et ne veut pas qu'ils cherchent à accroître leur savoir ? Le cabinet pourrait-il seulement déclarer qu'il ne peut gouverner, ni se maintenir au pouvoir, à moins que les Égyptiens ne demeurent bornés et ignorants, l'esprit trop étroit pour tout, incapables de découvrir les faits, de les comprendre, ou d'en juger ?

Dites-moi enfin, quel homme doté d'un peu d'intelligence n'aspirerait pas à développer son propre corps, à rechercher par diverses formes d'exercice tout ce qui pourrait le fortifier, lui assurer quelque part de santé, quelque capacité de vigueur, quelque aptitude à porter les fardeaux de la vie ?

Le cabinet pourrait-il seulement déclarer au public qu'il ne souhaite pas aux Égyptiens la force ni la santé, mais les veut au contraire faibles et maladifs, minés par la maladie, épuisés par la langueur — et qu'il ne peut gouverner, ni se maintenir au pouvoir, si les corps des Égyptiens venaient à se fortifier, s'ils atteignaient une pleine santé, exempte de toute

affection et de tout mal ?

Nous voudrions savoir ce que le cabinet a bien pu trouver à redire dans cette société fondée par le professeur al-Sanhouri. Le cabinet pourrait-il, montât-il au septième ciel ou descendît-il à la septième terre, établir, ou même suggérer, ou même seulement imaginer, que ces principes, ou l'organisation de cette société, contiennent de la politique, ou quoi que ce soit qui y ressemble, ou quoi que ce soit qui touche, de près ou de loin, aux rouages du pouvoir ? Toute cette histoire de mobiles politiques n'est donc que paroles vaines, une sorte de sottise, une espèce de calomnie, un prétexte auquel on s'accroche pour excuser une révocation à laquelle aucune explication raisonnable ne saurait s'appliquer. La cause véritable de cette révocation, la cause qui ne saurait être niée, ce sont ces principes mêmes. Qu'y a-t-il donc, dans ces principes, qui effraie le cabinet, qui le jette dans la panique, qui le pousse à un acte tel que celui qu'il a commis ? Le cabinet n'a-t-il donc nulle honte à l'idée que les gens puissent nourrir de tels soupçons à son endroit, que certains puissent se dire les uns aux autres que la vie politique, de nos jours, ne souhaite pas que les Égyptiens deviennent des hommes, que le cabinet égyptien s'attache à tenir les Égyptiens aussi loin que possible du plein accomplissement de leur virilité, et punit de toutes sortes de peines quiconque les y appelle ?

Nous savons, pour notre part, que le professeur al-Sanhouri est allé s'entretenir avec le directeur de la Sûreté générale au sujet de cette société, lui expliquant qu'elle ne se soucie en rien de politique, et l'a prié d'en examiner lui-même les objectifs. Lorsqu'il en vint au développement physique, le directeur déclara que fortifier le corps revient à préparer une armée. Le directeur de la Sûreté générale craint donc que les corps des Égyptiens se fortifient, parce qu'il craint que les Égyptiens en viennent à posséder une armée puissante. En quelle époque vivons-nous ? Quelle vie menons-nous ? Est-ce là du sérieux, ou de la bouffonnerie ? Nous voudrions croire que le directeur de la Sûreté générale n'a pas réellement imaginé, n'a pas réellement supposé, que le professeur al-Sanhouri voulût faire de sa société une armée destinée à résister à l'armée régulière, ou à provoquer des troubles dans ce pays paisible. Notre directeur de la Sûreté générale est, à coup sûr, trop intelligent pour qu'une telle idée lui traverse jamais l'esprit. Que craint donc le directeur de la Sûreté générale, si les corps des Égyptiens venaient à se fortifier ? Que craint-il, si leur caractère venait à s'assainir et leur esprit à s'élargir ? Question que nous pourrions répéter autant qu'il nous plaira

sans jamais en obtenir la vraie réponse — aussi nous permettons-nous d'y répondre nous-mêmes ainsi : si le caractère des Égyptiens venait à se redresser, à l'abri de la corruption et de la tortuosité ; si l'esprit des Égyptiens venait à progresser et à s'élever au-dessus de la faiblesse et de l'étroitesse ; si le corps des Égyptiens venait à se fortifier et à s'affranchir de tout mal et de toute infirmité ; si les Égyptiens venaient à atteindre pleinement leur virilité — ils n'accepteraient plus rien d'autre que ce qu'acceptent les hommes, n'entreprendraient plus rien d'autre que ce qu'entreprennent les hommes, et ne se satisferaient plus d'être menés comme du bétail, ou gouvernés comme le sont les faibles, ou de voir leurs intérêts traités comme un jouet, leur indépendance faite objet de marchandage, leur liberté livrée à l'arbitraire d'un ministre ou d'un haut fonctionnaire, leur université réduite à une simple image, une simple apparence d'université, leur vie politique réduite à l'hypocrisie, leur vie sociale à la comédie, leur vie intellectuelle à la fraude et à la tromperie. Et si les Égyptiens venaient jamais à atteindre ce degré d'élévation intellectuelle, morale et physique, refusant l'injustice et résistant à l'abaissement, la vie sur les rives du Nil ne serait plus aussi agréable pour les colonisateurs anglais. Nous espérons que la jeunesse égyptienne saisira cette leçon éloquente, qui lui est donnée par la révocation du professeur al-Sanhouri de son poste — révoqué parce qu'il avait voulu fonder une société œuvrant au développement des corps, à l'élévation des esprits, et au redressement des caractères.

Nous espérons que la jeunesse égyptienne saura qu'il existe, parmi nous, des gens qui répugnent à ce qu'elle devienne des hommes, et qui punissent quiconque veut qu'elle le devienne.